

L'ŒIL et LA DENT

PAR FRANÇOIS NOURISSIER

Les philosophes à Roland-Garros

Il faut être initié aux « nouveaux philosophes » comme il faut être vu à Roland-Garros. Ce sont les « must » de la Saison. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, honteuse de ne pas nous montrer assez de tennis, la T.V. nous a offert un peu de philosophie au meilleur des cinq manches. Sous l'œil malicieux du juge-arbitre Pivot a eu lieu un double animé : Gluksmann-Lévy contre Aubral-Delcour. Je raffole, je l'avoue, de ces gros plans indiscrets filmés entre un service raté et un amorti réussi, quand la caméra semble nous révéler — désarroi ou colère — le secret d'un être. Nous avons eu droit ainsi, avec Gluksmann, aux dédains navrés, aux fatigues excédées de Nastase, idole des philosophes *teenagers* des terminales. Bernard-Henri Lévy, élégamment décolleté, romantique et princier, jouait, à la Panatta, des balles très travaillées, des revers coupés, avec une lassitude langoureuse et étonnée. Quant à leurs adversaires, marxistes orthodoxes si j'ai bien compris, ils avaient le punch prolétarien, la frappe brutale, la santé insolente et poilue des tennismen venus du (presque) tiers monde : les Vilas, les Ramirez, grands tombeurs des athlètes de luxe entraînés sur les campus américains ou dans la café-society germanopratine.

Assis quelque part entre les juges de ligne et les vétérans de la tribune officielle, Maurice Clavel, cheveu blanc, bouche amère, était le Mousquetaire philosophe, une sorte de Pétra socratique, de Cochet revenu de tous les baccalauréats, de toutes les barricades, de toutes les ingratitude... Il a seulement demandé à ses jeunes adversaires, en grands coups droits assenés du fond du court, de retirer les injures — « crétin », « stalinien » — qui avaient choqué le public chatouilleux des gradins à quinze francs. En vain, évidemment. Le tennis n'est plus ce qu'il était.

Quant au bon, au grand public, s'il a regardé, ainsi que je m'amuse à le faire, ces beaux jeunes philosophes, ces « lions » de la Révolution, ces dandies de l'argument vicieux, comme on regarde les vedettes du sport ou du spectacle, nul doute qu'il ne se soit fait une étrange image des débats d'idées... Mais il est

toujours amusant, à Paris, de voir naître un nouveau snobisme. Les cadences infernales de Vilas et les cadences barrésiennes de Bernard-Henri Lévy font partie désormais des dîners dans le vent : nous nous souviendrons peut-être de tout cela, dans dix ou quinze ans, avec une pointe d'attendrissement nostalgique...

Le grand déranger

Je ne sais pas ce qu'est au juste un « grand moment de télévision ». Il arrive que ce soit du bon cinéma. Ou du bon journalisme. Ou encore, comme lundi dernier (« Michel Simon ») un de ces portraits composites, « bougés », nostalgiques, à quoi excelle le petit écran. Constatons pourtant ceci : quand nous nous disons : « Tiens, comme c'est bien ! » c'est presque toujours que la T.V. nous offre une émission qui lui est spécifique, dont le cinéma, la radio ou les magazines ne sauraient offrir un équivalent. Tout ce qui ressortit au portrait est de cet ordre. Le cinéma peut rendre hommage à une époque (il l'a fait superbement pour les belles années de Hollywood), rarement à un homme.

L'évocation de Michel Simon par Solange Peter et Robert Benayoun, lundi dernier sur TF 1, était un modèle d'émotion et de justice. D'une dizaine de témoignages, presque tous intéressants, se détachaient les souvenirs de Madeleine Renaud, Marcel Carné, Claude Berri, et ceux du producteur Pierre Braunberger (à qui il faudra aussi, un jour, rendre hommage, car il a été un des aventuriers étonnants du bon cinéma). Quant à Paul Guth, je me demande quand il a connu Michel Simon. A l'époque sans doute où il était, lui, le savoureux portraitiste que l'on sait. Fleuri, minutieux, chattemiteux, ondoyant, il fut le caressant Saint-Simon, le piroquettant Sainte-Beuve du « Littéraire ». Il a ressuscité son style d'alors pour raconter Michel Simon. Et quand on retrouve cette verve, vingt ans après, à la TV, on se dit que ces bonnes vieilles vertus « littéraires » — œil et mot justes — y sont de sérieux atouts... Mais je m'égare.

Chaplin avait beau dire de Michel Simon qu'il était

« le meilleur comédien du monde », on demeure étonné, aujourd'hui, qu'un personnage aussi parfaitement déranger ait connu une gloire à éclipses, équivoque, incertaine, mais tout de même la gloire... Bien sûr, pourquoi n'avoir pas fait jouer à Simon le grand répertoire, du Misanthrope à Macbeth, de Falstaff au Faiseur ? Mais, une fois ce regret exprimé, il reste en archives et à la cinémathèque assez de pellicule pour asseoir la renommée posthume du comédien. Il paraît que sur la fin il était devenu « difficile » à vivre. Mais c'est le propre de la vieillesse, n'est-ce pas, monsieur de Fontenelle ? Et Michel Simon a joué presque jusqu'à sa mort, à quatre-vingts ans ! Ses dernières apparitions — interrogé pour la TV ou en train de chanter — furent prodigieuses.

Entre ses putains et ses animaux, dans la jungle de son jardin, osant dire des choses féroces, méprisantes et tendres, muré dans une géologique et somptueuse laideur, Michel Simon était un affront vivant à tous les conformismes de notre société. Céline fait comédien. Mais un Céline qui n'eût jamais nourri de haine sa verve ni son génie. Un Céline de la seule tendresse humaine, qui ne se fût pas abandonné à ses vertiges entre le « Voyage au bout de la nuit » et la maison délabrée de Bellevue, autour de laquelle les grands chiens aboyeurs menaient leur tapage...

Bravo, Daniel Costelle !

De semaine en semaine, « L'Histoire de l'aviation », de Daniel Costelle (le mardi, sur TF 1), nous plaît davantage. Un rythme parfait, des documents épatants, des interviews toujours intéressantes : on ne fait pas mieux dans le genre. La série vaut les meilleures des « Grandes Batailles » et « L'Histoire de l'automobile » de l'an dernier. Dans le cinquième épisode, la guerre d'Espagne, les Stukas de sinistre mémoire, les Spitfire de la bataille d'Angleterre : on ne savait plus si l'on devait frissonner ou s'émerveiller...

Pourquoi est-ce si bon ? Parce que (le talent de M. Costelle mis à part, qui est grand) nous voyons la TV faire un travail contemporain, terrain où elle est idéalement à son aise.